

L'Action

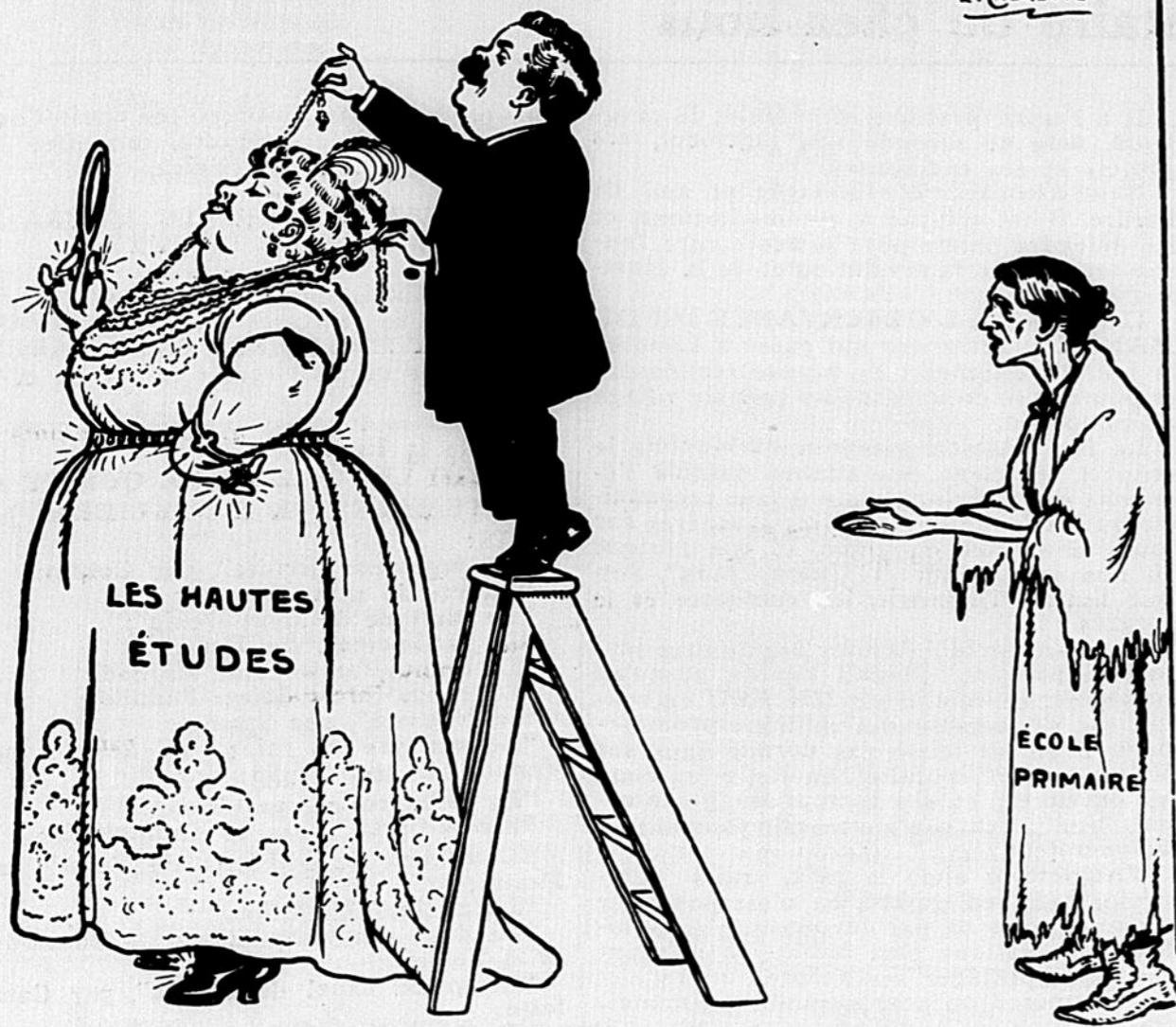
Toumbé dessus! Ecramé lous! (CYRANO)

LE NUMERO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1678

Le Père de l'Instruction



—II—

LA GRANDE QUESTION

La grande question, — beaucoup plus, à nos yeux, que les écoles du Nord-Ouest ou que la marine, — c'est l'immigration.

M. Monk, avant de devenir ministre, le proclamait hautement avec nous.

Nous n'avons aucune raison particulière de penser qu'il ait changé d'idée là-dessus depuis son entrée dans le cabinet.

Pourtant, on a pu, voilà deux semaines, entendre M. White se réjouir sans réserve, au cours de son exposé budgétaire, de l'afflux toujours croissant d'immigration, aux applaudissements unanimes de la Chambre.

Nous avons eu beau parcourir les différents discours prononcés en la circonstance, nous n'avons rien trouvé qui indiquât, de la part des gouvernants actuels, la plus légère velléité de modifier à cet égard la politique de l'ancien ministère.

Il serait pourtant temps, comme dit la

chanson, qu'on y songeât.

Sans vouloir ici mettre en doute les bonnes intentions de nos ministres, nous nous permettons d'attirer sur ce point l'attention de tous nos amis, — particulièrement des députés ministériels canadiens-français qui pendant dix ans, sur tous les hustings de la Province de Québec, n'ont jamais trouvé de termes assez sanglants pour flétrir, et avec raison, ce qu'ils appelaient alors avec nous une politique "de démente" et de "suicide national".

Nous ignorons ce qu'ils pensent exactement aujourd'hui, en l'an de grâce de 1912, de cette question-là. Pour nous, aujourd'hui comme hier, sous M. Borden comme sous M. Laurier, nous y voyons toujours "la grande question".

PIERRE BEAUDRY.

"LITTÉRATURE" OFFICIELLE

M. Etienne Lamy, qui représentera l'Académie française au Congrès du Parler français d'Amérique, est, paraît-il, un enthousiaste du Canada. — Vous ne sauriez croire, écrivait-il dernièrement à un correspondant de Québec, combien j'ai hâte de fouler cette terre où s'est conservée dans toute sa pureté la langue du grand siècle.

L'éminent voyageur, une fois sur nos rives, n'en sera pas à une occasion près de vérifier jusqu'à quel point nous avons su, en effet, garder jalousement la langue de Pascal et de Bossuet. Il n'aura pour cela qu'à ouvrir les yeux et les oreilles, "à toute heure, en tout lieu". Affiches, livres, journaux, discours, conversations des gens instruits, tout également lui sera sujet à édification. Quand il aura entendu parler pendant seulement une demi-journée de nos "magasins départementaux" et de nos "terrains à termes faciles", de nos marchands "de marchandises sèches" et de nos "officiers en loi", il sera déjà fixé suffisamment sur la nature de notre idiome. Quand il aura passé une semaine parmi nous et qu'il aura écouté, pendant dix séances consécutives du Congrès, les représentants de l'Etat, ministres fédéraux ou provinciaux, vanter en petit-nègre les beautés de la langue française, il connaîtra tout à fait le Parler français d'Amérique. Quand il aura lu, enfin, les vers de M. Chapman et la prose de M. Routhier, les articles du docteur Choquette et les Souvenirs du juge Langelier,

les Mémoires de M. Mayrand et les Biographies de M. David, il "réalisera" peut-être aussi, de même, ce que c'est que la littérature canadienne-française.

Si après cela il demandait à en savoir encore davantage, il ne nous resterait plus qu'à lui mettre sous les yeux, pour son plus grand émerveillement, les livres bleus, brochures et documents de toute sorte publiés par le gouvernement de la Province de Québec. Il y a là, nous ne craignons pas de le dire, des trésors.

Voici par exemple une brochure de l'Administration des Terres publiques, — en français du Canada, — qui ne saurait, nous en sommes sûr, laisser indifférent un esprit curieux, comme M. Lamy, de tout ce qui touche à la langue "du grand siècle" telle qu'on la parle et qu'on l'écrit dans la Province de Québec.

Traité sur la protection des forêts contre le feu. — (Publié avec l'autorisation du ministre des terres et forêts, Québec, P.Q., Canada.)

C'est le titre. Ouvrons maintenant l'ouvrage et voyons comment il débute:

Les forêts du Canada sont, pour le peuple, une nécessité absolue, que chaque Canadien alors travaille à leur protection et à leur perpétuation. C'est un bon et sain patriotisme que d'éteindre un feu qui couve, et par ce moyen sauver, peut-être une conflagration générale.

— Diable! fait M. Lamy, qui sursaute involontairement... Mais ce sont peut-être des coquilles; poursuivons.

Y a-t-il rien de plus attristant que de voir une contrée, qui après avoir été bûchée et ayant ensuite passé au feu, y laissant des arbres laids et noircis, ressemble à un immense cimetière? Rien ne peut plus mal impressionner un étranger, et les gens de cette région ne peuvent jamais s'attendre d'en retirer aucun profit par le passage des touristes, car ces places sont nécessairement, aussi dépourvues de gibier qu'elles le sont de beauté, de sorte qu'il ne reste rien pour y attirer ceux qui cherchent le repos ou un changement agréable hors des villes, ou encore qui voudraient y faire une partie de chasse. Que tous les bons Canadiens, alors, s'unissent pour empêcher à l'avenir, qu'on puisse appliquer à notre beau pays cette qualification de tristesse, en sauvant nos forêts des flammes dévorantes.

Etonné, M. Lamy ne cherche plus à comprendre. Il saute tout de suite à la page suivante. Peut-être y trouvera-t-il un peu plus de clarté. Il lit:

Si la génération présente ne s'occupe pas de la postérité et n'insiste pas sur la propre protection de nos forêts, surtout aux sources des eaux, nos rivières ne seront bientôt qu'un système d'égoûts, et il ne serait question que de quelques années avant que les parties les plus vieilles et les mieux peuplées de cette province aient grande difficulté à se procurer la quantité d'eau pure nécessaire pour l'usage de la population — comme on en a déjà fait l'expérience ailleurs, notamment dans "Greater New-York", qui durant ces quelques années passées a dépensé des sommes énormes pour s'assurer cette quantité nécessaire à la santé et à la vie.

Ici, M. Lamy a beau faire appel à ses souvenirs classiques, il ne trouve rien dans l'Histoire des Variations, non plus que dans les Oraisons funèbres, qui se rapproche strictement de cette forme. L'auteur du Traité sur la Protection des Forêts n'aurait-il donc pas appris, comme tout bon Canadien, la langue de Bossuet? Ce serait d'autant plus surprenant que son ouvrage porte l'imprimatur officiel avec, au frontispice, le portrait de l'honorable Jules Allard! — Prenons, toujours, à la page suivante...

Les flotteurs de bois (drivers), les colons qui font brûler de l'abattis ou des tas de broussailles, les chasseurs qui négligent leur feu de camp, les promeneurs dans les bois qui y fument, les explorateurs pour les minéraux, les locomotives émettant des étincelles, du verre ou des bouteilles cassées (dont les BOUILLONS concentrent les rayons du soleil et en forment un véritable miroir ardent) des allumettes mouillées qu'on pensait mauvaises et qu'on a jetées, ceux qui font la cueillette de gomme ou de fruits quelques fois par accident, MAIS LE PLUS SOUVENT AVEC L'INTENTION D'AUGMENTER DE FUTURES MOISSONS, LES ARBRES SE FROTTANT LES UNS CONTRE LES AUTRES, sont quelques-unes des causes les plus fréquentes des feux de forêts.

— Décidément, dit M. Lamy, ce n'est pas du tout là le style du grand siècle. Cet écrivain a lu les romantiques, j'en mettrais ma main au feu. Voici d'ailleurs une description à la Chateaubriand qui n'est pas médiocrement réussie; il faudra que je montre cela à mon ami Jules Lemaitre.

C'est un beau matin au commencement de septembre, deux Officiers Forestiers sont montés sur une haute montagne du sommet de laquelle ils peuvent voir quarante milles alentour.

En regardant autour, un d'entre eux attire l'attention de l'autre sur plusieurs petits feux, sur le bord de la forêt, et lui fait remarquer les conséquences désastreuses qui en résulteraient si ces feux étaient négligés et que la sécheresse continuerait comme par le mois passé, surtout parce que dans les bois francs les feuilles commencent à tomber.

Ces feux sont dispersés sur une grande étendue, le plus proche étant à pas plus d'un mille du pied de la montagne sur laquelle sont les hommes, le plus éloigné est à trente-cinq milles, à vol d'oiseau...

Les habitants des villages et des petites villes qui riaient il y a quinze jours, lorsqu'on les avait avertis de leur danger par les feux de forêts, commencent maintenant à se troubler et à s'inquiéter, parce que ceux qui en connaissent quelque chose leur ont dit que, lorsque un feu commence pendant une longue sécheresse, non-seulement le bois et l'herbe brûlent, mais aussi tout terrain d'une nature végétale, qu'il soit dans les bois ou dans les champs brûle aussi, et ils commencent à entendre parler de feux (mis par les colons) qui se sont, pour ainsi

dire "échappés" de ceux qui les avaient mis, dans les bois d'un côté, tandis que dans la direction opposée, ils se sont avancés dans les champs de pacage et de foin vers les bâtisses, avec l'irrésistibilité du destin, brûlant le gazon et la terre jusqu'au sol minéral et couvant dans les racines de vieilles souches, à deux et même trois pieds de la surface.

M. Lamy feuillette encore quelques pages.

— Sapristi! s'écrie-t-il. Non, mais c'est épataant, comme nous disons à l'Académie. Voici sûrement qui fera plaisir, cette fois, à mon ami Richepin: il y a aussi des chemineaux au Canada!

Les rôdeurs (tramps), quoique sans malice généralement, sont souvent une cause de danger sérieux dans la forêt, et c'est le devoir du garde-feux d'empêcher cet espèce de monde de se camper dans les bois de son district. Autant que les circonstances le permettent, évitez toute sévérité en leur parlant et essayez de les engager de se rendre à la ville ou le village le plus proche. Le garde pourrait s'assurer l'aide des sectionnaires de son district pour s'en débarrasser, ceux-ci en offrant à M. le Tramp de faire "un tour" peuvent fréquemment l'éloigner du voisinage des bois, sans l'exciter à un désir de vengeance (sic) pour un grief imaginé. Offerte une pareille assistance, il quitterait plutôt la place de bonne volonté. Cependant, lorsqu'il est nécessaire, il faut que le garde-feux reste ferme et insiste à ce qu'il parte, parce qu'ils sont ordinairement bien que trop négligeants, en manœuvrant le feu, pour leur permettre de rester dans la forêt.

Relisons un peu cela pour voir, fait ici l'éminent académicien: "Le garde pourrait s'assurer l'aide des sectionnaires de son district pour s'en débarrasser, ceux-ci en offrant à M. le Tramp de faire "un tour"..."

C'est bien cela, il n'y a pas à dire, répète M. Lamy, figé d'admiration: "Ceux-ci en offrant à M. le Tramp de faire "un tour"..." Ah! cette fois au moins je le retrouve au Canada, le siècle de Louis XIV! La voilà bien, la vieille politesse française! Au lieu de dire à ce pauvre chemineau, comme nous ferions aujourd'hui chez nous: "Sale voyou, tu vas nous f... le camp!" le Canadien lui dit: "Monsieur le Tramp... non mais vraiment, monsieur le Tramp, vous ne viendriez pas faire un tour?" On n'eût pas mieux parlé à la cour du Grand Roi. Ces Canadiens sont des gens admirables!

— Et ce sont aussi des gens ingénieux, à ce que je puis voir. Ils n'ont certainement pas leurs pareils pour éteindre les feux de forêts.

Quand l'eau est rare et qu'il faut la charroyer par seaux une distance considérable, on peut en tirer plus de profit, en y faisant tremper une poignée de branches pour arroser les feuilles et les branches.

— Eh bien! moi je n'aurais jamais trouvé cela, dit M. Lamy, ni, je gage, aucun de mes collègues de l'Institut. Il est vrai que l'auteur, en homme loyal, ajoute immédiatement:

Si cependant le feu brûle ardemment dans une pile de billots, cet arrosage n'aurait pas beaucoup d'effet.

— Encore le grand siècle! La Bruyère lui-même, écrivant sur les "billots", n'aurait pas été plus précis. Il n'est pas étonnant, après cela, que l'auteur dise:

Si, jamais, vous rencontrez quelqu'un qui dise "cela ne peut rien faire, les forêts sont inépuisables," passez donc avec cette personne, une heure, pendant laquelle vous lui ferez lire les pamphlets, affiches et autre littérature fournis par le "Service pour la Protection des Forêts," et avant même d'avoir fini la matière en votre possession, IL sera probablement convaincu de son erreur.

— Cela est l'évidence même, ajoute simplement M. Lamy, en refermant l'ouvrage. Cette brochure vaut son pesant d'or, et beaucoup davantage; j'en ferai un article pour le Correspondant ou le diable m'emporte!

Oui, mon cher lecteur, voilà ce qu'il dira, M. Lamy, tellement il se sentira transporté de surprise.

Mais ce qui l'étonnerait, le brave homme, bien plus encore que le style de ce Traité, c'est le prix qu'il a coûté. Moins de \$500, pensez donc! C'est à dire, à peine le salaire annuel de dix institutrices.

JULES FOURNIER.

"Souvenirs d'outre-mer"

Par Zéphyrin Mayrand

Réflexions géographiques, historiques, littéraires, artistiques, philosophiques et religieuses d'un notaire de chez nous

M. MAYRAND A LONDRES!

Me voici bientôt à Londres, la capitale du royaume britannique, cette immense fourmilière humaine, où s'agitent six millions DE DESCENDANTS D'ADAM.

Je loge dans le quartier Leicester, qui appartient au marquis de Westminster.

C'est un quartier à demi français. Des enseignes écrites en bon français, des hôtels où l'on parle LA LANGUE DE FENELON, où l'on vous régale de la vraie cuisine française, des librairies et des magasins où l'on parle NOTRE LANGUE avec grâce, nous donnent la douce illusion de retrouver là un coin de la Province de Québec.

Vous y trouvez aussi des prêtres et des religieux d'origine française, qui sont heureux de vous rencontrer et de vous témoigner leur dévouement.

Parmi les beaux monuments de la métropole britannique, notons l'Abbaye de Westminster où reposent les restes de la plupart des grands hommes anglais, écossais ou irlandais qui ont illustré l'histoire de l'empire.

On y voit une curiosité historique, la fameuse chaise royale du couronnement.

Elle servit pour le sacre de tous les rois d'Angleterre, depuis le règne de Jacques Ier, fils de Marie Stuart.

Une grosse pierre ovale et aplatie, apportée d'Ecosse par ce monarque, y est fixée comme sceau de l'alliance des royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, commémorant la réunion des deux couronnes.

Cette chaise est appuyée et repose sur quatre lions en bronze.

La tour de Londres est une antiquité très originale et très intéressante à visiter, contenant les armures, épées, casques, boucliers et tout ce qui servait à équiper les chevaliers et les guerriers du moyen âge.

On y conserve précieusement la célèbre épée et l'armure d'Henri VIII, qui devait être un fort colosse pour pouvoir les porter et manier.

On y admire aussi les merveilles des Indes, qui sont étalées en riches collections.

La couronne britannique et ses joyaux, les plateaux, coupes et vases en or solide réservés pour le sacre royal ou le baptême de l'héritier du trône, sont exposés dans un compartiment construit à l'épreuve du feu et des voleurs, et gardés par des sentinelles.

Les bâtisses du parlement, palais de Westminster, dominant la Tamise, présentent un coup d'oeil GRANDIOSE.

Les constructeurs y ont observé à l'extérieur comme à l'intérieur un mode d'architecture noble et sévère, se rapprochant du style gothique.

REVELATIONS SENSATIONNELLES!!!

On y admire deux tableaux artistiques d'une grande dimension et d'une valeur incomparable: l'un représente la bataille de Trafalgar et la mort héroïque de l'amiral Nelson; l'autre représente la rencontre de Wellington et de Blücher à la bataille de Waterloo.

On y admire aussi la statue d'Olivier Cromwell, célèbre par la révolution de 1648, et celles des principaux hommes d'Etat dont nos compatriotes anglais ont droit d'être fiers, tels que Pitt, Fox, Palmerston, Russell, Gladstone, etc.

Un des plus beaux édifices de Londres est la cathédrale de St-Paul. Ses immenses proportions, son dôme, la colonnade du dôme et sa coupole, son intérieur orné de monuments élevés à la gloire des célébrités britanniques, surtout le tombeau de Wellington, monument digne du vainqueur de Waterloo, font à juste titre l'admiration du touriste.

Le Royal Albert Hall est une rotonde immense, la plus vaste enceinte de la cité empire, érigée pour concerts et pour les grandes assemblées populaires, en l'honneur du regretté prince Albert, en face de Hyde Park.

C'est là, qu'à une magnifique réunion du Congrès Eucharistique tenue à Londres en 1909, notre ILLUSTRE archevêque Monseigneur Bruchési proposa, en termes élogieux pour nous canadiens-français, que le congrès de l'année suivante, 1910, fût convoqué à Montréal, glorieusement surnommé Rome de l'Amérique du Nord.

A quelques pas de là, sur le front du parc, s'élève le fameux monument du prince Albert, érigé, au coût de plusieurs millions, par la reine Victoria, à la mémoire de son royal époux; l'emplacement mesure deux cents pieds carrés.

L'oeuvre principale repose sur une triple base.

La structure en cuivre doré n'a pas moins de cent-cinquante pieds de hauteur.

Le socle est entouré des statues des orateurs, poètes, philosophes, littérateurs, hom-

mes d'Etat et célébrités de toutes les nations, divisées en groupes et sections appropriées.

Une tournelle sculptée et dorée, garnie de trois rangs de niches ornements, avec statues bronzées, en est le digne couronnement.

Aux quatre coins, des figures allégoriques représentent les quatre principaux continents sur lesquels Albion étend son empire.

La statue du prince Albert est une oeuvre d'art remarquable dont la grande cité peut se glorifier.

A TRAVERS LE "DIRECTORY" DE LONDRES.

Parmi les autres édifices dignes de mention, citons en passant: la "mansion house", résidence du lord-maire le "royal exchange", où est installée la bourse, et dont une partie a été convertie en riche musée, le "horse guards building", le "war office", l'"indian office", le "foreign office building", la "banque d'Angleterre", quadrilatère occupant le front de quatre rues, admirablement construite à l'épreuve des cambrioleurs, où sont entassés les millions de la finance, gérés et balancés avec une comptabilité d'une exactitude merveilleuse, par des milliers de commis.

Mentionnons aussi le "british museum", enrichi de tous les chefs-d'oeuvre de l'antiquité: pyramides, bustes, hiéroglyphes, pierres tombales et inscriptions; le monument Nelson sur la place Trafalgar, dont les quatre coins sont ornés de quatre énormes lions en pierre, qui semblent en garder l'approche; le "Chelsea Hospital", le "County lunatic asylum", le "water works", le royal military asylum, le "licensed victualers asylum", le "national art gallery", le "palais de justice", les conservatoires, etc.

Chose remarquable, dans les principaux musées de Londres, la sainte Vierge figure avec grâce et honneur sur un grand nombre des plus belles peintures, et la Madone ne paraît pas trop mal à l'aise en compagnie de messieurs les Anglais protestants qui, après tout, la croient une dame très respectable.

Parmi les places publiques qui embellissent la grande cité, les principales sont: "Hyde park", "Regent park", "Victoria park", le "carré Richmond", le "old dear park", les "royal gardens", le "parc Battersea", agréablement situé sur les bords de la Tamise, les "Kensington's gardens", le "St. James park".

L'étranger ne manque pas d'admirer les palais royaux de St. James, de Buckingham; celui de Kensington, ancienne résidence du duc de Kent, où naquit la reine Victoria.

Le voyageur qui visite Londres doit aussi se payer le luxe d'une excursion en bateau sur la Tamise.

Quelle jouissance inoubliable que de voir se dérouler à nos yeux le tableau vivant de la plus grande cité de l'univers, de ses docks les plus considérables après ceux de Liverpool, où flottent les pavillons de milliers de navires venus de tous les points du globe; de ses ponts nombreux et magnifiques, entre autres celui de Westminster et le Tower bridge!

Après cette excursion, pénétrez sous terre, traversez la Tamise par le tunnel, vous verrez là un effort prodigieux du génie de l'homme, et vous graverez en vous un bon souvenir des merveilles de Londres.

Il est beau et consolant de constater le réveil et les progrès du catholicisme sur ce sol britannique qu'on appelait jadis "l'île des Saints".

Les conversions y sont très fréquentes, le rite anglican se rapproche de plus en plus du rite catholique, et nous avons lieu d'espérer que le rêve sublime de Léon XIII, le retour de nos frères séparés dans le giron de l'Eglise catholique, n'est pas loin de se réaliser.

OBSERVATIONS ORIGINALES DU NOTAIRE ZEPHIRIN MAYRAND SUR LA PSYCHOLOGIE DU PEUPLE ANGLAIS.

Avant de LAISSER la capitale de l'empire britannique, disons un mot du caractère anglo-saxon, car c'est là qu'on peut l'étudier plus à l'aise.

L'Anglais est remarquable par son urbanité, sa droiture dans les relations civiles, son énergie, son infatigable activité.

Il est pétri de "go ahead" et de "pushing". Rien ne résiste à sa patience et à sa persévérance.

Sa devise est: "Where is a will, there is a way."

Il est PATRIOTIQUE, fier de sa race, et toujours prêt à secourir et relever ceux qui sont ses frères par la nationalité.

Il a l'esprit pratique et réfléchi; le sang-froid, aide et seconde son jugement, ses projets et ses entreprises.

Naturellement conservateur et ami de l'ordre, il est attaché à ses institutions, et les défendra ponce pour ponce contre l'envahissement de la révolution et de la démagogie.

IL TIENT A L'OBSERVANCE DU DIMANCHE; l'étranger qui passe à Londres le jour du Seigneur, s'y repose réellement, et pourrait se croire dans un paisible village de campagne.

Le fils d'Albion poussera quelquefois le sens et le talent des affaires jusqu'à l'égoïsme et l'ambition, mais il faut reconnaître qu'il a fondé des colonies prospères sur toute la surface du globe, et que partout où l'on voit flotter l'"Union Jack", l'on voit fleurir l'industrie, le commerce et le progrès.

Il pousse parfois l'amour des affaires jusqu'à la passion, jusqu'à l'excès, jusqu'au monopole; en cela, il est UN PEU excusable, car s'il amasse des millions promptement, il ne les laisse pas dormir dans ses coffres, et sait en faire bénéficier les classes ouvrières; et ses entreprises gigantesques leur procurent un travail constant et rémunérateur.

L'Angleterre aime la paix, mais lorsqu'elle entre en guerre, ce n'est pas pour la vaine gloire ou par dévouement pour aider à des nations plus faibles, mais avant tout pour protéger ses propres intérêts et son commerce, ou pour agrandir ses domaines.

LE NOTAIRE ZEPHIRIN MAYRAND TRAVERSE LA MANCHE.

Le sept septembre, je partais pour la France, par voie de Douvres et de Calais.

LE POUVOIR DE LA VAPEUR me transporta rapidement à CE FAMEUX BRAS DE MER QU'ON APPELLE LA MANCHE; on m'en avait dit tant de mal que je la redoutais un peu; mais, à mon agréable surprise, je la traversai sans encombre et comme par enchantement; sans fatigue et sans trop de secousse nous arrivâmes en vue des falaises de Calais.

AVEC EMPRESSEMENT, AVEC UNE EMOTION BIEN VIVE ET BIEN NATURELLE, nous mettons le pied sur le sol de la vieille France, LE BEAU PAYS DE NOS ILLUSTRES AIEUX.

De Calais nous nous rendons à Amiens, une des villes les plus importantes du nord de la France: 100,000 âmes.

La cathédrale d'Amiens mérite une mention spéciale, comme un des plus beaux temples gothiques de l'Europe.

Le palais de justice et l'hôtel de ville sont aussi des édifices remarquables. La ville porte un cachet d'antiquité, et la rue que l'on nomme "rue des Trois-Cailloux", en est LA PREUVE.

Les terrains et bâtisses de l'Exposition sont remarquables, admirablement aménagés.

D'Amiens je file droit à Paris, anxieux de pouvoir admirer la plus belle ville de l'univers, la Ville Lumière, le rendez-vous de tous les touristes ET DE TOUS LES SAVANTS.

LE NOTAIRE ZEPHIRIN MAYRAND DANS LA BABYLONE MODERNE.

Parmi les lieux intéressants que le voyageur ne doit pas manquer de visiter, citons en passant: Notre-Dame de Paris, contenant des trésors inestimables, tels que la couronne d'épines, un des clous du crucifiement, un morceau de la sainte tunique, et un ostensor d'une grande valeur, d'or solide, incrusté de pierres précieuses et de diamants, donné par Louis XVIII à l'occasion du baptême du comte de Chambord;

L'église de la Madeleine, affectant la forme d'un temple grec, orné d'une colonnade quadrilatérale, de niches, de statues, de fresques et de peintures ARTISTIQUES;

La Madeleine est le temple favori des classes aristocratiques;

L'église St-Eustache avec ses cinq nefs;

L'église Ste-Clotilde, où l'on voit les plus riches verrières modernes;

L'église St-Sulpice avec ses beaux tableaux du Calvaire, de la Résurrection, de l'Ascension et de la Sainte-Vierge;

L'église de St-Thomas d'Aquin, celle de St-Germain des Prés, Notre-Dame de Lorette, l'église de la Trinité, toutes remarquables par leur décoration et leur richesse;

L'église du Sacré-Coeur, qui est une des plus MODERNES et qui a coûté DES MILLIONS;

Des buttes Montmartre, d'où elle s'élançait vers le beau ciel de France, on peut contempler à l'aise les mille et une beautés de Paris;

Le Louvre avec ses galeries vastes et merveilleuses, où s'étalent avec symétrie et

une parfaite classification les chefs-d'oeuvre en peinture, sculpture, statuaire et beaux-arts de tous les siècles.

LE NOTAIRE ZEPHIRIN MAYRAND VISITE LE LOUVRE.

Les plafonds de ses immenses couloirs sont ornés de peintures décoratives QU'ON NE PEUT REGARDER SANS S'ARRÊTER, pour en admirer le bon goût et le fini.

Au Louvre tout est grandiose comme le génie de la France.

PARDI LES TABLEAUX QUE J'Y AI COMTEMPLES, JE N'OUBLIERAI JAMAIS:

"Le jugement dernier", par Cousin;
 "La vie de saint Benoît";
 "Le martyre de saint Denis";
 "La Madeleine", par Reni;
 "La Sainte-Famille", de Raphaël;
 "Le repos de la Sainte-Famille";
 "La Nativité", par Spada;
 "Le martyre de saint Sébastien", par Vanucci dit le Pérugin;
 "La mélancolie", par Fêti;
 "Sainte-Cécile", par le Dominiquin;
 "L'intérieur de St-Pierre de Rome", par Panini;
 "L'Angélus", de Millet;
 "Le doge s'embarquant sur le Bucentaur", à Venise;
 "Le grand canal de Venise", par Canaletto;
 "Jupiter et Antiope", par le Titien;
 "La Cène", par Léonard de Vinci;
 "La Joconde", du même peintre;
 "Saint Michel terrassant le démon", par Raphaël;

"Les noces de Cana", par Véronèse.

Parmi les oeuvres d'art que je viens de mentionner, IL Y EN A DONT LA VALEUR DÉPASSE CENT MILLE PIASTRES CHACUNE.

Au nombre des peintures des grands maîtres, notons encore entre mille:

"Le portrait de madame Récamier", qui passa pour la plus belle femme de son siècle;

"La justice et la vengeance divine poursuivant Cain";

"Le sacre de Napoléon Ier", par David.

Alcibiade assistait, jeudi soir, au fameux banquet irlandais. Il avait d'abord hésité à s'y rendre, incertain s'il pourrait y porter un habillement digne de la circonstance, mais à la fin Paméla finit par l'y décider: — Il existe, lui dit-elle, des chemises fines comme l'esprit de D.-A., des faux-cols merveilleux, des cravates qui sont un rêve, enfin mille choses dont l'habitant de Pittsburg ou de Philadelphie n'a seulement jamais soupçonné l'existence. Tout cela se trouve chez l'ami Anatole, le chemisier et mercier des gens chics. Sa clientèle est immense, ce qui lui permet de vendre presque au prix coûtant. Alcibiade est allé chez Anatole, 87 rue Saint-Laurent. Il y a rencontré X..., Y..., Z..., vous, moi, enfin tous les gens qui savent s'habiller.

"Jeanne d'Arc". — Après les représentations inoubliables du Triomphe de la Croix qui viennent d'avoir lieu au Nationscope durant ces deux dernières semaines, ce n'était pas chose facile pour le directeur-artistique que d'en venir à une décision quant à la pièce qui devait tenir l'affiche la semaine prochaine. Mais nous croyons que le choix de M. Julien Daoust a été fort heureux en se fixant sur Jeanne d'Arc, le plus célèbre drame de Charles Desnoyers, car cette oeuvre est on ne peut plus populaire chez nous. M. Daoust peut avec raison compter sur un gros succès. — Communiqué.

Faut-il être fou, oui ou non, fou à lier, pour déménager par un temps pareil. Si vous aviez vu les meubles de mon oncle Ladrout après son déménagement de lundi passé, vous comprendriez encore mieux mon indignation. La glace du buffet était en miettes et le buffet lui-même n'avait plus de pieds. Le fauteuil du salon, nouveau Nelson, avait perdu l'un de ses bras et la table de la salle à manger était horrible. Les chaises semblaient une forêt de bâtons et le lit lui-même n'avait plus forme... mobilière. Je dis à mon oncle: — Que n'avez-vous acheté des meubles solides, à l'épreuve des déménagements: moverproof, comme on dit à Paris? — Mais tu sais bien qu'il ne s'en vend pas, me répondit M. Ladrout. — Pardon, mon oncle, il se vend des meubles solides, bien faits, de belle apparence comme de bonne qualité, chez N.-G. Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4182.

PRIÈRE D'UN MATIN BLEU

Tout est bleu d'éther.
L'abeille du lys
Dit: "Pater noster
Qui es in coelis..."

Le moineau des toits,
Le lézard du mur
Disent à la fois:
"Sanctificetur..."

"Nomen..." dit le jonc.
"Tuum..." dit l'étang.
Et le doux et long
Delphinium blanc

Répète: "Tuum..."
Sur autant de tons
Qu'un delphinium
A de clochetons!

Que dit l'eau du puits?
"Adveniat..." L'air?
"Regnum tuum..." Puis
Tout devient plus clair!

Bien qu'entre les pins
Glisse un canon mat,
Là-bas les lapins
Ont gémi: "Fiat!..."

Ayant accepté
Qu'un plomb la tuât,
La caille a chanté:
"Voluntas tua!..."

Un pigeon luisant
Quitte le bouleau
Et monte, en disant:
"Sicut in coelo!..."

La bêche, à ce vol
Dont elle vibre,
Droite dans le sol
Gronde: "Et in terrâ!"

Et: "Panem nostrum..."
Dit le sol vermeil.
"Quotidianum..."
Répond le soleil!

Le ciel est si bleu
Que tout, ce matin,
Pense qu'il ne peut
Prier qu'en latin!

C'est le réséda
D'aube irradié
Qui murmure: "Da
Nobis hodie..."

"Dimitte nobis
Debita nostra..."
Bourdonne l'iris
Où l'abeille entra.

Le fenouil léger
Qu'on appelle aneth
Dans le potager
A dit: "Sicut et..."

"Nos dimittimus..."
Disent à mi-voix:
"Debitoribus..."
Les fourmis du bois.

Dans ses petits pots
Le myosotis
S'éveille à propos
Pour dire: "Nostris..."

Blanc d'avoir traîné,
Le pur Lohengrin,
Le cygne dit: "Ne
Nos inducas in..."

Un corbeau plus vieux
Que Mathusalem
Croasse un pieux:
"Tentationem."

"Sed libera nos..."
Bêlent en marchant
Les doux mérinos
Qui broutent le champ.

Ayant le premier
Fait le mal subtil,
Que dit le pommier?
"A malo!" dit-il.

Il dit: "A malo..."
Et le cyclamen
Incliné sur l'eau
Lui répond: "Amen!"

EDMOND ROSTAND.

Les Musardises.

Les Infortunes du Théâtre

Le prochain destin du Théâtre leur arrache des larmes. Il meurt! disent-ils. Je crois, moi, que c'est sa faute et la leur. Ils prétendent, eux, que ce sont les pièces à machines qui le tuent. Je veux bien qu'ils aient raison, mais leurs raisonnements me persuadent que je n'ai point tort.

Rien ne manquerait, disent-ils, si l'on avait de bonnes pièces qui fussent jouées par de bons acteurs; — seulement les auteurs ne savent plus faire de bonnes pièces, et le public ne sait plus former de bons acteurs.

Les auteurs ne font plus de bonnes pièces parce qu'ils ne sont pas assurés d'en faire beaucoup d'argent. "Comment veut-on qu'ils méditent, veillent, se condamnent au travail et à la gêne quand il suffit de déshabiller autant que possible la première Mademoiselle venue pour toucher cent mille francs de droits d'auteur?"

L'argument est à la taille du dix-neuvième siècle. Il eût étonné Corneille. Racine et même Molière, et même Dancourt. Ils eussent répondu: — Comment veut-on qu'un poète songe à l'argent, songe même à dîner quand il a une bonne pièce en tête? Serait-il poète celui qui pourrait descendre du ciel pour ramasser cent mille francs dans la crotte?

Cependant l'on cite des auteurs qui, de nos jours, ont touché cent mille francs de droits sans déshabiller aucune Mademoiselle. Leurs chefs-d'œuvre, on ne les cite pas.

Ces auteurs ne sont encore que des machinistes. Ils ont un gros métier appris sur le boulevard. Ils savent embrouiller et débrouiller des aventures et connaissent certaines ficelles à faire rire ou pleurer, qu'ils finissent par savoir à peu près tirer à propos. Ils deviennent cuisiniers, ils ne sont pas nés rôtisseurs.

Ils ne déshabillent pas les demoiselles, mais ils s'habillent eux-mêmes lâchement et cyniquement de tous les lieux communs, de toutes les guenilles, de tout le paillon qui peuvent plaire au public. Ils lui servent les farces et les crimes qu'il préfère, ils lui parlent sa langue basse et abêtie qu'ils avilissent et abâtissent encore; et les cent mille francs sont gagnés. Mais la pièce ne vaut rien, et l'auteur, devenu riche, ne songera qu'à devenir plus riche et ne fera jamais rien qui vaille, — et le public ennuyé va aux fêtes, en soupirant après les combats de chiens.

L'Aristarque bien intentionné qui me suggère ces observations, déclame contre

les "malheureuses filles" qui secondent les monteurs de féeries. Il prouve que le théâtre périt par les femmes. Il périt donc par où il a péché. L'Aristarque établit que ces femmes sont très bêtes; mais, dit-il, pourvu qu'elles aient des costumes frais et une cheville bien tournée, elles réussissent toujours. "C'est ainsi que chaque féerie augmente le nombre de ces insensées qui, ayant mis le pied sur un théâtre, se croient le droit d'y rester. En vain l'on essaierait de leur persuader qu'elles n'ont aucune des dispositions voulues... le public s'est rendu leur complice." Ainsi finissent ordinairement les débauchés, sous le joug d'une concubine bête.

Je ne saurais dissimuler que cet aboutissement me paraît assez juste et assez plaisant. L'Aristarque, lui, est fort sérieux et prend mal la chose. Il prévoit les plus tristes jours. — On viendra, dit-il, à supprimer le dialogue; vous verrez qu'on y viendra! Nos principales scènes seront transformées en dioramas; — on y introduira des danseurs, des prestidigitateurs et des jongleurs. — "Alors on pourra écrire sur chacune de ces boutiques: Ici sont enterrés l'art, le travail, la tradition et la gloire!"

Et la gloire! Nous sommes exposés à perdre la gloire, en plein siècle de M. Havin!!!

Un autre moraliste, qui a fait un livre revêtu de l'imprimatur et de l'approbation de la petite presse, signale un autre péril de l'art. Ce péril vient encore des femmes: c'est le mariage des actrices.

"Si les actrices savaient combien le mariage leur fait perdre de prestige, elles ne s'y exposeraient pas si souvent; mais elles se figurent que le mariage les transforme et leur fait une position sociale.

"Le mariage n'a qu'un bon côté pour elles: il sauvegarde leurs appointements. Dans l'état de célibat, la grossesse étant considérée comme une infraction aux règlements, les appointements sont suspendus. C'est cette misérable question d'argent qui engendre aujourd'hui tant d'unions légitimes."

Cela est tiré du Dictionnaire des Coulistes, qui "restera classique," si l'on en croit le docteur qui a donné l'approbation. Et il est certain que ce passage dit beaucoup en peu de mots.

LOUIS VEUILLOT.

Les Odeurs de Paris.

Loyal avertissement)

⚠ DANGER!

NOS RÉCLAMES

Quand François Ier écrivit à sa mère ou à sa belle-soeur pour lui dire que tout était perdu fors l'honneur, il n'était pourtant pas encore ruiné, tant s'en fallait! et avec un peu de bonne volonté il se serait remonté une fortune qui lui aurait permis d'affronter d'autres Pavies. Il n'avait qu'à subdiviser l'Île-de-France en lots à bâtir et qu'à faire de l'Aquitaine des terrains de rapport; on aurait mis des parcs en Touraine avec des maisons à appartements pour les types de la haute et l'argent se serait engouffré dans les coffres royaux. Ça, c'eût été un schéma... Par malheur, il ne se trouva personne pour lui en donner l'idée. Ah! si François Ier avait connu J.-B.-D. Légaré!... S'il l'avait connu, mes amis, les destinées de la France eussent été bien différentes: car que Légaré peut faire avec une propriété immobilière est tout simplement prodigieux. Bureaux: 11 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6629.

De l'aveu de tous les médecins, l'anémie, ou la faiblesse du sang, est incontestablement l'un des plus grands fléaux de nos temps. Pour combattre ce mal, si longtemps rebelle à tous les soins, la science a pu trouver enfin un remède efficace: c'est le quinquina. Depuis longtemps l'on connaît les merveilleuses propriétés du quinquina contre la faiblesse du sang et la débilité de l'organisme: par malheur le quinquina à l'état pur ne s'assimile pas et il fallait lui trouver un véhicule qui lui permit de pénétrer dans l'organisme. Après d'innombrables recherches on a enfin élaboré la formule, désormais célèbre, qui sert à la préparation du porto au quinquina. Le *Wilson's Invalids' Port Wine*, le modèle de ces vins, opère ainsi, chaque jour, des guérisons nombreuses. Les milliers de malades qu'il a rendus à la santé sont là pour en témoigner et il est recommandé par les membres les plus sérieux de la Faculté. — En vente chez L.-A. Wilson & Cie, 187 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 2957.

De toutes les jolies banlieues qui viennent se poser au bord du Lac Saint-Louis, Strathmore est incontestablement la plus jolie et la plus avantageusement située. Les coquettes maisons qui s'y trouvent en font une petite perle et il suffit de visiter une fois ce charmant séjour pour en apprécier la beauté merveilleuse. La *Lake Breeze Terrace* emplacement situé au cœur même de Strathmore et tout récemment subdivisé, ne contient que quarante terrains à bâtir, mais ce sont les plus beaux sous tous les rapports. Leur proximité des deux gares (C.P.R. et Grand-Tronc) en font un endroit idéal pour l'homme d'affaires obligé de fréquenter tous les jours la rue Saint-Jacques. Son train l'y conduit en vingt minutes. Il peut quitter sa villa, située au bord du lac, un peu après neuf heures et se trouver rue Saint-Jacques avant neuf heures et demie. Le service est fréquent, économique et rapide. Il ne revient qu'à 8 cents pour les grandes personnes et à 5 cents pour les enfants. Il y a même tous les soirs un train spécial qui ne quitte la ville qu'après les spectacles. A *Breeze Terrace*, la rue est large et bien nivelée. On y posera prochainement des trottoirs en ciment. Un excellent aqueduc et un système d'égouts parfait y seront bientôt établis. L'achat d'un de ces terrains constitue donc un placement de tout repos, un placement "de père de famille". Comme d'ailleurs les conditions de paiement sont des plus faciles, nous sommes certains que les "lots" de *Breeze Terrace* vont s'enlever rapidement. Tout cet été, des maisons, toutes plus jolies les unes que les autres, sont pour ainsi dire sorties du sol comme par enchantement aux environs de cette localité. La population de Strathmore étant absolument choisie, on peut s'attendre à voir une forte partie de nos hommes de profession et de nos hommes d'affaires aller s'installer à cet endroit, où même y passer toute l'année, comme beaucoup le font déjà. Pour renseignements additionnels, s'adresser à M. Georges Marcil, 180 rue Saint-Jacques; téléphone Main 3791.



DEPARTEMENT DES CHEMINS DE FER ET CANAUX

LOUAGE DU BASSIN DE RADOUB (Tate)

Des soumissions cachetées adressées au sonsigné et portant sur l'entête: "Soumission pour Bassin de radoub" seront reçues jusqu'à la 16e heure, le lundi 1er avril 1912, pour le privilège de louer, du Département des Chemins et Canaux, pour la période de cinq ans ou dix ans, le bassin de radoub du Canal Lachine (Tate).

On peut se procurer un plan du bassin de radoub et toutes les informations nécessaires au bureau de l'Ingénieur surintendant des Canaux de la Province de Québec, No 2, Place d'Armes, Montréal.

Le département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

L.-K. JONES,

Secrétaire.

Département des Chemins de fer et Canaux

Ottawa, 8 mars 1912

Les journaux insérant cette annonce sans l'autorisation du département ne seront pas payés.

L'influence des plantes. — Tout le monde, a dit Georges Montignac, connaît l'effet pernicieux du cornichon, dont l'abus rend bête. L'oignon, depuis la création du monde, a toujours porté à l'attardement: ceux qui ont coutume de le manger cru ont les larmes faciles. La ciboulette, son nom l'indique, incite aux gaffes, et le persil peut être fatal aux bavards. La carotte développe chez l'enfant l'instinct de rapine. Le poireau rend au contraire son caractère patient, tandis que le radis noir engendre la mélancolie. La barbe de capucin, est-il besoin de le dire, fait éclore les vocations religieuses. La pomme de terre, étant un tubercule, doit être évitée par les gens de santé délicate; au contraire, ceux qui veulent voir leurs biceps se développer normalement, doivent prendre des petits pois. — On détermine un penchant pour les postes élevés en se nourrissant d'épinards. Les lentilles développent le goût des recherches microscopiques, et le riz se prend beaucoup dans la marine. Le cresson empêche la calvitie: tant qu'on a un peu de cresson sur soi, on n'est pas chauve. — Evitez surtout de séjourner dans un champ de navets et de manger des pissenlits par la racine. On n'en revient jamais. — Ainsi parle le brillant chroniqueur, et toutes ces réflexions, sans doute, sont fort justes: il nous suffira, pour les compléter, d'ajouter que la meilleure des plantes, la plus agréable et la moins dangereuse pour l'homme sage, est encore le tabac, l'excellent, l'incomparable tabac de Virginie fumé sous forme de cigarettes *Sweet Caporal*.

Je trouvais le rédacteur du grand journal tout en larmes. — Comment, vous pleurez! Vous! — C'est extraordinaire et surtout c'est désolant, me répondit-il, de voir le nombre de jeunes filles ou de jeunes femmes qui, à la veille du printemps, me demandent des recettes pour faire blanchir la peau et éclaircir le teint. On croirait que notre race est en train de changer de couleur. — Il n'en est rien, lui dis-je. Notre race ne noircit ni ne jaunit, mais quant au teint c'est une autre affaire. Le manque d'exercice, le surcroît de travail, la nourriture falsifiée, l'abus des stimulants et cent autres causes semblables font que nous voyons aujourd'hui rarement ces teints de lys et de roses dont nos aïeules étaient si fières. — Mais le remède? — On le trouvera dans un changement de régime, surtout dans la suppression presque totale de la nourriture carnée. On vit mieux en mangeant peu de viande, beaucoup de légumes et en buvant du lait. — Vous savez bien qu'il est impossible aujourd'hui de se procurer un lait pur! — C'est là que je vous attendais. Trop de gens s'imaginent que c'est là chose difficile, quand en réalité il n'est rien de plus simple. La science a créé de nos jours, sans l'aide d'aucun produit chimique, un lait pur, un lait qui conserve entièrement sa force, sa richesse et sa fraîcheur. Grâce à un procédé mécanique merveilleux, ce lait est homogénéisé, c'est-à-dire que toutes les parties qui le composent sont rendues de la même densité, de manière à l'empêcher de se corrompre. Dans ce produit régénérateur, vous avez sans doute reconnu le lait *Laurentia*, que vend la Compagnie Canadienne de Produits Agricoles. Demandez-en à votre épiciers dès aujourd'hui et vous m'en direz des nouvelles. Si ce dernier est assez arriéré pour n'en pas vendre, adressez-vous directement à la Compagnie, 21 et 23 rue Saint-Pierre.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 P.M., mercredi, le 10 avril 1912, des soumissions pour la fourniture de 5,000 tonnes, (de 2,000 livres par tonne) plus ou moins, du meilleur charbon à vapeur sasse, dont les 3/4 en gros morceaux, livrables aux endroits mentionnés dans la formule de soumission; lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour charbon pour les dragues du ministère, dans Ontario et Québec".

On peut se procurer des devis et formules de soumission au ministère des travaux publics, Ottawa, et aux bureaux de M. J.-L. Michaud, ingénieur de district, édifice de la Banque des Marchands, rue Saint-Jacques, Montréal, Qué.; M. J.-G. Ring, ingénieur de district, bâtisse de la "Confederation Life", Toronto, Ont.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, signées de la main des concurrents.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

R.-C. DESROCHERS,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,

Ottawa, le 19 mars 1912.

N.B. — Le ministère ne reconnaît aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

NATIONOSCOPE SEMAINE DU 25 MARS 1912

JEANNE D'ARC

Drame Historique en 5 actes par C. Desnoyers.

Mme BELLA OUELLETTE dans le rôle de Jeanne.

Mise en scène de JULIEN DAOUST.

V-LAN !

Banquet à M. Rainville:

On annonce que les citoyens de Chambly-Verchères, électeurs, comme l'on sait, de M. Joseph Rainville, offriront prochainement un banquet à leur député pour le remercier de son vote courageux sur la question du Keewatin.

M. G.-N. Ducharme présidera la fête.

M. Bourassa et M. Lavergne ont promis d'être présents.



"Qu'il attende!..."

Il y a un député fédéral canadien-français qui n'est pas un petit homme — moralement du moins — pour ses électeurs. C'est notre ami Barrette, de Berthier.

Depuis le commencement de la session, pas de jour qu'il n'ait reçu, à Ottawa, quelque groupe de voyageurs venus de son comté tout exprès pour visiter, en compagnie de leur "membre", les points intéressants de la Capitale. Il faut voir avec quel zèle M. Barrette se prête à ce rôle de cicerone, et s'il en profite, en bon cabaleur qu'il est, pour donner à ses hôtes une juste idée de la place qu'il tient dans le monde officiel. Jamais ministre des finances n'eut l'air plus affairé, jamais président du Conseil ne parut plus chez soi dans un parlement.

Il a une façon unique de dire à ses visiteurs, en les reconduisant à leur hôtel, après une première promenade: — "Vous m'excuserez: je dois voir les ministres sans faute avant la séance... Mais je suis à vous dans une heure." On a prétendu qu'il est, de stature, le plus petit député de la Chambre: mais qui le dirait à voir l'ampleur de son geste pour expliquer aux conseillers de Saint-Cuthbert, sur le ton dégagé d'un propriétaire faisant les honneurs de son chezo: — "Ça, c'est le bloc de l'Est..."

Avec cela d'ailleurs, assez d'esprit pour ne pas au fond se prendre au sérieux; se blaguant lui-même à l'occasion; voulant bien se faire gober de l'électeur, mais ne se gobant en aucune façon, — tout le contraire en un mot d'un Charles Gauvreau, d'un D.-A. Lafortune ou d'un Joe Rainville.

On conte qu'un jour de la semaine passée, il arpentait, à son habitude, la terrasse du parlement en compagnie de trois ou quatre de ses "concitoyens", lorsque cet animal de X... qui passait justement par là, lui cria à tue-tête:

— Dis donc, Barrette, Borden te cherche!

Un autre, Joe Rainville par exemple, se fût sans faute excusé auprès de ses hôtes pour courir tout de suite après le premier ministre. Mais le député de Berthier a l'oreille plus fine et il sait donner le change à une plaisanterie. Se tournant vers son interlocuteur, il eut un geste découragé comme pour dire: "Quand donc enfin me laissera-t-on la paix?" secoua les épaules d'un air impatient, et déclara simplement:

— Qu'il attende!... Qu'il attende!...

Voyez-vous d'ici la tête des gens de Berthier?



La correspondance de M. Gamarche:

Extrait textuel d'une lettre adressée à M. Gamarche, député, à la date du 17 mars, par l'un de ses électeurs:

"J'ai travaillé pendant quinze ans pour le parti dans les jours sombres (sic). Il me semble qui me reviendrait d'avoir la "light."

Par le retour du courrier, M. Gamarche a tout de suite promis la light.

Le style du grand siècle:

"Montréal est remarquable à plus d'un titre. ADMIRABLEMENT située au pied du Mont-Royal, sur les bords ENCHANTEURS du MAJESTUEUX Saint-Laurent, POUR NOUS LE PLUS BEAU FLEUVE DU MONDE, notre cité..."

Ainsi débute, dans la dernière livraison de la Revue franco-américaine, un article signé Saint-Sorlin, sur l'hygiène municipale.

Ce Saint-Sorlin devrait au plus tôt partir pour les vieux pays: comme auteur comique, il y aurait du succès.

Et puis, il rendrait un fier service à la Revue de notre ami Laflamme.

Le printemps nous apparaît enfin! On voit, non pas l'herbe verdier (ce serait trop beau!) mais la neige fondre et disparaître de nos rues. Pourvu que les employés de la Voirie ne se mettent pas en grève, ce sera propre pour le mois de juillet. Que pourrait-on souhaiter de plus?

Où se porte notre esprit inventif

Je ne nie pas que la Presse et la Patrie ne soient des brousses d'où l'amateur ne s'expose jamais à revenir bredouille dans la chasse aux "bien beaux noms". Mais il est un autre terrain de chasse, comme qui dirait une réserve, que votre correspondante Corinne Sarcey ne paraît pas connaître et qui n'est pas moins giboyeuse, et c'est l'Enseignement Primaire.

Comprenons-nous bien: pas tous les numéros de l'Enseignement Primaire, mais seulement un ou deux par année.

Une ou deux fois par année, un grand nombre de jeunes filles de toutes les parties de la province se présentent devant le Bureau central des Examineurs pour y subir un examen. La liste très longue de toutes les diplômées est publiée dans l'Enseignement Primaire. S'il en est parmi elles dont les noms, ordinaires, n'offrent aucune particularité remarquable, il en est une forte proportion qu'un amateur consentirait difficilement à laisser où ils sont, qu'il traquerait au besoin avec l'astuce d'un trappeur, tant ils ont de piquant, d'imprévu, tant le mépris de l'étymologie y voisine avec le goût des désineux sonores. Etonnez-vous après cela que nos maîtresses d'écoles trouvent si facilement à se marier: avec des prénoms pareils elles sont irrésistibles pour nos "jeunesses" des "concessions", quand ce n'est pas parmi celles des "villages" qu'elles font leur choix. Et c'est tant mieux, car avec la maigre pension de retraite que leur sert le gouvernement Gouin sur leurs vieux jours, elles vieilliraient dans un complet dénuement, si ce dénuement, en somme beaucoup plus de leur goût, ne s'offrait à elles grâce à l'attrait des "bien beaux noms" qu'elles doivent à la sollicitude de leurs parents ou de leurs marraines.

Au temps où il n'existait ni calendriers ni almanachs, les fêtes présidaient au choix des prénoms et, paraît-il, s'acquittaient avec un extrême bonheur de cette tâche délicate. Sur notre terre canadienne, on sent qu'on n'a jamais eu besoin de cette intervention surnaturelle; l'esprit inventif de la race y a suppléé. Que dis-je? les fêtes avaient l'imagination bien courte à côté de la nôtre.

Si moins que d'autres nous pouvons nous vanter de nos galeries de peinture et de sculpture, de nos productions littéraires et artistiques, il est un produit du cru avec lequel nous prenons une éclatante revanche: celui des "bien beaux noms", dont les collections, tous les jours accrues, surpassent en richesse et en variété celles de tous les temps et de tous les pays.

Pour montrer que je ne suis pas plus qu'un autre insensible aux charmes des "bien beaux noms" en pure étoffe du pays, j'en aligne ici de mémoire un certain nombre.

Féminins	Masculins
Fébrina	Philorum
Adelisca	Turibe
Basilice	Domino
Sarrasine	Domina
Stellé	Odesse
Oxala	Valmore
Brésila	Luminé
Exérine	
Exupérine,	
Urina (1)	

Je ne sais quel est l'inventeur — ou l'inventrice — d'Urina, mais Luminé doit le jour à une ex-maîtresse d'école qui en orna pour la vie son fils aîné, lequel devint du coup le chef de la dynastie des Luminé. Puisse-t-elle ne jamais s'éteindre!

L'Action, jeune encore, n'a pas jusqu'ici ouvert de concours. Pourquoi n'offrirait-elle pas des prix sous forme d'objets d'art pour la plus belle collection de trente "bien beaux noms"? Ah! que de trésors insoupçonnés y trouveraient occasion de rutiler au grand soleil de la gloire!

Veuillez y songer sérieusement, Monsieur le Directeur.

FERDINAND PARADIS.

(1) On est prié de ne pas traduire.

Un autre:

Le jeune député de Labelle, M. Achim, élu l'automne dernier contre M. Major grâce à M. Bourassa, écrivait au chef nationaliste, au lendemain du débat sur les écoles du Keewatin, pour lui expliquer, dans une lettre marquée *Confidentielle*, les raisons de son vote.

M. Bourassa lui a répondu, mais sans lui défendre de montrer sa réponse. Si par hasard M. Achim jugeait à propos de nous la communiquer, il y aurait peut-être moyen d'en donner de curieux extraits dans l'Action.

Une âme qui se meurt

Il y a déjà plusieurs semaines, Robert Monval (1) terminait sa critique de la conférence de M. Anatole Le Braz, sur l'Âme Française, par ces mots: "Nous sommes une province, de France, la plus éloignée, la moins connue, la plus oubliée, mais une province de France quand même."

C'est là une pensée très douce au cœur d'un Canadien qui a le culte du pays ancestral; mais, croyons-nous, encore que cet aphorisme soit strictement vrai pour un ethnographe, il comporte une affirmation trop gratuite, une illusion que l'on ne peut entretenir raisonnablement. Le Canada français n'est plus une province de France depuis l'instant douloureux où il a changé d'allégeance politique: dès lors, par la force des choses, en prenant une orientation nouvelle, il lui a fallu subir lentement une mentalité nouvelle. Que le Canadien ait conservé plusieurs caractères de la race dont il vient, notamment la langue, la chose est certaine; mais ce n'est plus la même âme qui le vivifie, ce n'est plus le même souffle qui l'anime.

Et tout d'abord, existe-t-il une âme canadienne-française?

Pour l'attrait du paradoxe, et, qui sait? peut-être sérieusement aussi, on pourrait le nier. Il nous semble, cependant, que cette âme est nettement perceptible chez notre peuple: dans la fierté commune d'appartenir à une nation très ancienne et très glorieuse; dans des traditions communes, pleines de saveur normande; enfin dans une religion commune qui nous a donné quelques légères teintes de latinité. — Malheureusement pour la richesse du caractère, il y a chez nous manque de contrastes: presque tous originaires de la même province, nos gens ont des affections et des manifestations partout identiques, bref, ce que l'on appelle tout bonnement "la même tournure d'esprit".

L'âme canadienne, par son ascendance, serait donc essentiellement une âme française. L'est-elle véritablement aujourd'hui?

Non: en perdant son foyer et ses titres familiaux, elle a perdu aussi les immenses ressources où peuvent se régénérer les populations actuelles de France; elle s'est abâtardie. La petite branche détachée et transplantée en un sol vierge et nourrie toujours de la sève maternelle aurait pu avoir un autre sort: il eût, sans doute, été intéressant de voir, sensiblement peu modifiés, les fruits d'un arbre oriental dans un paysage occidental! Mais le déracinement a été violent et l'isolement définitif. Il semble que la sève de la tige détachée se soit altérée, car plus s'éloigne, dans le temps, l'époque de la séparation, plus nos caractères ethniques changent; plus il se manifeste que l'âme canadienne est désorientée, hors de son élément, que c'est une âme exilée — et cet exil est si prononcé, si long, que, les dernières affinités se perdant petit à petit, entre notre pays et l'ancienne mère-patrie, l'indifférence se substitue aux sympathies pour la terre ancestrale; puis nos énergies nationales s'affaiblissent.

Est-il vraiment nécessaire, pour établir ce point, de faire notre bilan?

Il est admis et souvent répété, par les uns avec amertume, par les autres avec une joie cruelle: nos oeuvres sont stériles, nous piétons sur place. A quoi cela tient-il? Les économistes disent: au *dollarisme*, ou, plus précisément, à la lutte individuelle pour la vie; les littérateurs: à un simple caprice des choses; cet affaissement apparent de nos énergies nationales n'est que passager. "Notre histoire est éloquent, notre terre lourde de souvenirs autant que de moissons et notre passé sans laideur, sans recul. Il faut que, de cela germe un jour, sous le souffle vivifiant d'un auteur impatientement attendu, une expression renouvelée de beauté française." (2)

Economistes et littérateurs ne se trompent-ils pas?

Comment la lutte individuelle pour la vie étoufferait-elle chez nous la vibration de l'âme nationale, quand ailleurs il semble, au contraire, qu'elle la stimule?

Le "struggle for life" diminue-t-il l'esprit public de l'Anglais, de l'Allemand, du Français, de l'Américain? Partout, on voit les nations occupées à accroître la fertilité et le prestige de leurs institutions. Ici, c'est l'apathie collective, intégrale et complète. L'absence de cet enthousiasme fécond qui émeut dans ses fibres les plus profondes le cœur de tout peuple bien vivant et donne l'initiative créatrice des grandes oeuvres, notre Université végétale; notre littérature si minime est absolument sans caractère, sans couleur locale — car les ouvrages de Lozeau, de Morin et de tous les jeunes n'ont rien d'essentiellement canadien; et la politique elle-même, qui jadis se trouvait être un foyer de patriotisme, est devenue une arène où des athlètes aux principes souples prennent part à une immense concours de sacs de piastres.

Que les arts ne fleurissent pas parmi nous, cela n'a rien d'étonnant: notre peuple est jeune encore et les terres nouvelles n'ont pas l'ambiance qui suscite l'éclosion des choses vraiment belles. Mais ce dont il y a lieu de s'inquiéter, c'est notre manque d'aspirations. Quand une population française en est rendue à mériter les coups de fouet que lui donnait, ces jours derniers, un Anglo-Saxon, il faut qu'elle soit bien déchue et caractéristique d'un peuple dont la force, redoutée de toute l'Europe, était appelée, jadis, l'instrument de Dieu.

(1) Cf. L'Action, 13 janvier 1912.

(2) Robert Monval; cf. L'Action, 13 janvier 1912.

doutée de toute l'Europe était appelée, jadis, l'instrument de Dieu.

"La faute en est à vous, peuple de Québec, disait M. Cahon au Monument National, si la lutte doit aujourd'hui se continuer et si l'on vous prive de vos droits reconnus cependant par la constitution. En 1896, par un vote presque unanime, vous avez, je dirais, abandonné vos droits, vous avez manqué à votre foi... Comment pouvez-vous espérer que les Anglais protestants prennent la défense de vos droits quand ceux que vous choisissez pour les défendre n'ont pas le courage de faire entendre la voix de la justice et du droit?"

"Je veux vous faire part, messieurs, de ce que nous, les Anglais protestants, avons dans le cœur et de ce que nous pensons de vous. Sachez donc que vous formez quarante pour cent de la population et que votre députation pourrait, si elle le voulait, maintenir tous et chacun de vos droits..."

"Des trente-sept libéraux canadiens-français, pas un seul n'a eu le courage de dire un seul mot en faveur de la minorité et ils abandonneront à un Irlandais catholique le soin de parler de cette question des droits de la race française et catholique."

"Du côté des députés conservateurs français, cinq seulement se sont affirmés et ont eu le courage de leurs convictions."

Ces faits-là sont probants. Ah! ils sont loin les jours de 37, où quelques têtes chaudes se montaient l'imagination pour des droits qu'elles croyaient menacés; ils sont loin surtout les jours où Lafontaine disait devant le parlement canadien: La langue française est mienne et je n'en parlerai point d'autre!

Nous, une âme française? Qui le croirait aujourd'hui? Des gens polis pourront parler sincèrement peut-être de "la terre canadienne en qui s'est accompli le plus noble hymen de races". (3) Pour nous, ceci n'est qu'une chimère.

Faisons grande cependant la part des circonstances. L'âme canadienne est une fleur d'exil que l'aridité de l'air et du sol dessèche. Presque sans couleur et sans parfum, elle mérite encore l'attention de l'observateur comme toutes les fleurs dans la nature méritent le regard du botaniste: chacune d'elles a droit à un examen scientifique, si toutes n'inspirent pas le même intérêt.

Affection passagère ou mal incurable, que nous réserve le marasme présent? Doit-il, comme on pourrait le craindre, nous conduire à l'anéantissement complet, ou bien au contraire verrons-nous surgir parmi nous, dans des temps prochains, un homme extraordinaire, un thaumaturge puissant, qui ressuscite les morts et qui réveille les voix endormies?

C'est le secret de demain.

JOSEPH BARIL

(3) Cf. M. Anatole Le Braz. L'Action, 13 janvier 1912.

Bouchez-vous les yeux, Graindorge!

Graindorge, bouchez-vous les yeux! Graindorge, ne lisez point aujourd'hui l'Action!

Vous y trouveriez, en troisième page, sous la signature de Louis Veillot, un mot qui pourrait vous jeter dans les convulsions, — un mot auquel vous donnez, vous, une signification "toute spéciale", et que vous n'écrivez jamais qu'avec des points de suspension. Vous savez bien lequel, espèce de dépravé!

Gageons que vous vous mourez d'envie de l'entendre dire à nouveau? Si vous voulez nous promettre d'être bien raisonnable, nous allons vous le répéter.

"Comment, dit Louis Veillot, comment veut-on qu'un poète songe même à l'argent, songe même à diner quand il a une bonne pièce en tête? Serait-il poète celui qui pourrait descendre du ciel pour ramasser cent mille francs dans la crotte?"

Le plus extraordinaire, c'est que Veillot, au contraire de M. Graindorge, écrit ce mot en toutes lettres, sans le plus petit point de suspension, — comme un mot ordinaire, comme un mot tout simple. C'est bien évidemment qu'il n'y voit pas le sens "spécial" que veut à tout prix y attacher le chroniqueur du Canada.

Veillot savait pourtant bien sa langue. Comme dirait Maître Laflamme en contre-interrogatoire: — Monsieur Graindorge, qu'est-ce qu'il y a que vous savez, et que nous ne savons pas, qui vous fait donner à ce mot un sens que vous êtes seul à y voir?

— Les bourgeois commencent-ils à croire? demanda le vieil épicier à son fils, Balthazar mit le nez à la fenêtre, et répondit: — Non, père, la bise est glaciale et siffle à travers les poteaux du téléphone; l'hiver recommence et si cela continue, je ne sais pas comment... — En tout cas, interrompit le père, d'une voix plus coupante que le poignard de M. Gouin, en tout cas, ce que je sais, moi, c'est qu'il faudra autre chose que le mauvais temps pour m'empêcher d'aller au Théâtre-National, la semaine prochaine, entendre et applaudir cet immortel chef-d'oeuvre, le roi des mélodrames, qu'un dramaturge de génie a intitulé *Martyre*.